

ADMISSION AU COLLEGE UNIVERSITAIRE

Samedi 18 février 2017

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE

durée de l'épreuve : 3h – coefficient 2

Choisissez l'un des deux sujets.

SUJET 1 – Commentez le texte suivant :

Frédéric Moreau est monté à Paris en 1840 dans l'espoir de faire fortune et de retrouver une femme aperçue quelque temps auparavant. Entre amours incertaines et ambitions avortées, il participe passivement aux mouvements de l'histoire. Le 24 février 1848, il se trouve aux Tuileries avec son ami Hussonnet. Ils sont témoins tous les deux des émeutes qui ont lieu dans la résidence royale, et qui vont mettre fin à la Monarchie de Juillet.

« Tout à coup *la Marseillaise* retentit. Hussonnet et Frédéric se penchèrent sur la rampe. C'était le peuple. Il se précipita dans l'escalier, en secouant à flots vertigineux des têtes nues, des casques, des bonnets rouges, des baïonnettes et des épaules, si impétueusement, que des gens disparaissaient dans cette masse grouillante qui montait toujours, comme un fleuve refoulé par une marée d'équinoxe, avec un long mugissement, sous une impulsion irrésistible. En haut, elle se répandit, et le chant tomba.

On n'entendait plus que les piétinements de tous les souliers, avec le clapotement des voix. La foule inoffensive se contentait de regarder. Mais, de temps à autre, un coude trop à l'étroit enfonçait une vitre ; ou bien un vase, une statuette déroulait d'une console, par terre. Les boiseries pressées craquaient. Tous les visages étaient rouges ; la sueur en coulait à larges gouttes ; Hussonnet fit cette remarque :

— Les héros ne sentent pas bon !

— Ah ! vous êtes agaçant, reprit Frédéric.

Et poussés malgré eux, ils entrèrent dans un appartement où s'étendait au plafond, un dais de velours rouge. Sur le trône, en dessous, était assis un prolétaire à barbe noire, la chemise entr'ouverte, l'air hilare et stupide comme un magot¹. D'autres gravissaient l'estrade pour s'asseoir à sa place.

— Quel mythe ! dit Hussonnet. Voilà le peuple souverain !

Le fauteuil fut enlevé à bout de bras, et traversa toute la salle en se balançant.

— Saprelotte ! comme il chaloupe ! Le vaisseau de l'État est ballotté sur une mer orageuse !
Cancane-t-il ! cancan-t-il !²

On l'avait approché d'une fenêtre, et, au milieu des sifflets, on le lança.

— Pauvre vieux ! dit Hussonnet en le voyant tomber dans le jardin, où il fut repris vivement pour être promené ensuite jusqu'à la Bastille, et brûlé.

Flaubert, *L'Education sentimentale*, III, 1 (1869)

¹ Singe du genre macaque.

² Danser le cancan, danse très enlevée, en vogue au XIX^e siècle dans les bals publics, pratiquée encore dans certains cabarets.

SUJET 2 – Commentez le texte suivant :

Nous vivons à une époque où la sécurité relative qu'apporte aux hommes une certaine domination technique sur la nature est largement compensée par les dangers de ruines et de massacres que suscitent les conflits entre groupements humains. Si le péril est si grave, c'est sans doute en partie à cause de la puissance des instruments de destruction que la technique a mis entre nos mains ; mais ces instruments ne partent pas tout seuls, et il n'est pas honnête de vouloir faire retomber sur la matière inerte une situation dont nous portons la pleine responsabilité. Les conflits les plus menaçants ont un caractère commun qui pourrait rassurer des esprits superficiels, mais qui, malgré l'apparence, en constitue le véritable danger ; *c'est qu'ils n'ont pas d'objectif définissable*. Ce paradoxe, une fois qu'on l'a aperçu clairement, est peut-être une des clefs de l'histoire ; il est sans doute la clef de notre époque.

Quand il y a lutte autour d'un enjeu bien défini, chacun peut peser ensemble la valeur de cet enjeu et les frais probables de la lutte, décider jusqu'où cela vaudra la peine de pousser l'effort ; il n'est même pas difficile en général de trouver un compromis qui vaille mieux, pour chacune des parties adverses, qu'une bataille même victorieuse. Mais quand une lutte n'a pas d'objectif, il n'y a plus de commune mesure, il n'y a plus de balance, plus de proportion, plus de comparaison possible ; un compromis n'est même pas concevable ; l'importance de la bataille se mesure alors uniquement aux sacrifices qu'elle exige, et comme, de ce fait même, les sacrifices déjà accomplis appellent perpétuellement des sacrifices nouveaux, il n'y aurait aucune raison de s'arrêter de tuer et de mourir, si par bonheur les forces humaines ne finissaient par trouver leur limite. Ce paradoxe est si violent qu'il échappe à l'analyse. Pourtant, tous les hommes dits cultivés en connaissent l'exemple le plus parfait¹ ; mais une sorte de fatalité nous fait lire sans comprendre.

Simone WEIL (1909-1943), *Ne recommençons pas la guerre de Troie*, 1937.

¹ La guerre de Troie, selon Simone Weil.